

venait d'être évoqué. Peut-être, après tout, cette femme, si insensible en apparence, gardait-elle encore, profondément cachés, un amour et une douleur qui étaient le secret de sa vie.

—Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle tout à coup avec ce décousu qui caractérisait sa conversation. Vous ne me l'avez pas dit.

—Je m'appelle Simone.

—Ah ! on vous a donné le nom de votre grand'mère, à vous aussi.

Simone ne connaissait personne autre dans la famille qui eût hérité de ce nom ; mais, à l'accent triste de lady Eleanor, elle supposa qu'il avait du être porté par un des enfants de sa tante, morts en bas âge.

Lady Eleanor demeura un instant silencieuse, puis, s'appuyant des deux mains à la table placée devant elle, elle se leva et vint à Simone. Alors seulement, la jeune fille s'aperçut que sa tante était très grande, osseuse, si fortement charpentée qu'en dépit de sa maigreur, elle restait massive et lourde. Sa robe de deuil, longue, droite, les pans de mousseline blanche de son bonnet de veuve, flottant derrière elle comme un voile, lui donnaient un aspect monacal qui ajoutait encore à l'étrangeté de sa personne.

—Vous êtes très rouge, observa-t-elle, touchant du bout du doigt la joue brûlante de Simone, qui, à ce premier contact, ressentit une impression singulière. Vous devez avoir mal à la tête, quoique vous ne vouliez pas l'avouer. Cette expédition dépassait vos forces. Et puis, ayant déjeuné de bonne heure, vous avez faim ; à votre âge, on a toujours faim.

Lady Eleanor parlait avec une sorte d'envie, et, malgré les protestations polies de sa nièce, elle ajouta :

—Je vais sonner pour qu'on apporte le thé.

Elle avait dû habituer ses gens à une prompt obéissance, car deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le plateau se trouvait déposé sur la table, un grand plateau d'argent, chargé d'un service à thé, en argent aussi, dont chaque pièce affectait une dimension et un poids presque exagérés.

—Prenez ! dit lady Eleanor, présentant à Simone une tasse et une assiette de gâteaux.

Simone s'était aperçue déjà qu'il était inutile de discuter les volontés de sa tante. La soumission lui fut d'autant plus aisée qu'elle n'avait rien pris depuis son départ de Londres et mourait littéralement de faim.

Tout en buvant son thé et en mangeant un prince-Albert, elle remarquait que lady Eleanor portait sa tasse à ses lèvres, puis l'en éloignait sans avoir pu même avaler une gorgée, et émettait nerveusement son gâteau entre ses doigts. Simone se hâta d'achever son léger repas, et aussitôt sa tante demanda :

—Désirez-vous, à présent, vous reposer dans votre chambre ? d'une façon qui ne laissait pas de doute sur la réponse attendue. Non, pas encore, ajouta-t-elle, voyant Simone faire un mouvement pour se retirer. On va vous conduire ; on viendra à huit heures vous chercher pour dîner, car vous ne retrouveriez jamais votre chemin dans les corridors. Vous ne savez pas l'anglais, je crois ?

Simone reconnut son ignorance, mais loin d'en être formalisée, sa tante parut, au contraire, très satisfaite.

—Je m'étonne encore plus que, ne pouvant même vous expliquer, vous soyez parvenue jusqu'ici. Comment le portier vous a-t-il laissée passer ?

Simone était trop franche pour déguiser rien de la vérité. Elle n'avait, du reste, aucune raison pour le faire.

—Je ne suis pas entrée par la grille, dit-elle, mais par une petite porte de côté.

—Qui vous a indiqué cette porte ?

—Je venais de voir sortir quelqu'un par là.

—Sortir ?... Qui ?...

À l'animation subite de lady Eleanor, Simone redouta d'avoir inconsciemment abordé un sujet périlleux, mais elle s'était trop avancée pour reculer. D'ailleurs, l'occasion s'offrait d'éclaircir peut-être un point intéressant resté dans l'ombre : la personnalité de son mystérieux protecteur. Vivement intriguée, elle déclara :

—C'était un monsieur qui semblait venir du château.

—Un monsieur ! répéta lady Eleanor, dont toute l'attention paraissait être en éveil. Pas un domestique ? Vous en êtes sûre ?

—Non, pas un domestique.

—Quel genre d'homme ? Quel âge ? Quelle apparence ?

Ces questions tombaient des lèvres de lady Eleanor avec une impatience mal dissimulée, une sorte de crainte.

—Jeune, très grand, répondit Simone de plus en plus intriguée.

—Et il vous a vue, il vous a parlé ? demanda lady Eleanor, dont les pommettes se marbraient de deux taches violacées.

Bien qu'aucun autre signe extérieur ne trahit ce qui se passait en elle, Simone crut deviner la formation sourde d'une colère contenue. L'idée ne lui vint cependant pas qu'elle pût cacher quelque chose de ses rapports avec un inconnu, et, à tout risque, elle redit, presque mot à mot, leur court entretien.

—Ah ! il se mêle de défendre ma porte ! Quo ne so la défend-il d'abord à lui-même ! haleta lady Eleanor, dont la respiration devenait pressée.

Elle se redressa, déployant sa haute taille. Ses lèvres se serraient, et dans ses prunelles claires passait cette lueur d'acier que Simone connaissait déjà. Puis elle se détourna tout d'une pièce, regarda encore son rideau qu'un courant d'air plus fort semblait gonfler, fit quelques pas et se rassit tranquillement à la place qu'elle occupait lorsque Simone était arrivée, montrant à la jeune fille stupéfaite son visage redevenu impassible.

Presque en même temps, une femme de chambre se glissa dans le salon avec cette allure discrète, cette marche silencieuse d'ombre adoptée par tous les serviteurs du château. Elle s'arrêta devant Simone, qui, sur un signe de lady Eleanor, se leva et la suivit.

Ensemble, elles parcoururent un long corridor, descendirent quelques marches, puis circulèrent à travers d'autres escaliers indiquant des changements de niveau, d'autres couloirs, bizarrement entre-croisés, tournant et retournant dans tous les sens, tant et si bien que Simone avait perdu sa direction, ne savait plus même à quel étage ni dans quelle partie du bâtiment elle se trouvait, lorsque enfin elle parvint à la chambre qu'on lui assignait.

C'était une chambre très spacieuse, meublée avec ce confort des maisons anglaises riches, qui rappelle toujours un peu l'hôtel de premier ordre. De grandes armoires à glace, qui auraient contenu la garde-robe d'une reine, occupaient les quatre panneaux principaux. Le lit en cuivre était très large, presque carré ; la table à écrire aurait pu tenir lieu de bureau à un ministre.

Le soin le plus minutieux, l'ordre le plus impeccable, avaient d'ailleurs, présidé aux moindres détails de l'installation, et, sans l'odeur de renfermé encore tenace et le grésillement du charbon dans la cheminée humide, on n'aurait jamais deviné que cette chambre, inhabitée depuis longtemps, venait d'être préparée à la hâte pour un hôte nullement attendu.

Restée seule dans son nouveau gîte, Simone n'éprouva pourtant qu'une impression de froid, de tristesse. Tout ce qui l'entourait lui semblait étranger, presque hostile, trop grand, trop riche, narguant, écrasant sa propre détresse, et, avec une anxiété douloureuse, elle se demandait quel sort l'attendait, quelles découvertes elle allait faire dans cette demeure fermée à tous, où, si singulièrement, elle se trouvait implantée.

À quels mobiles obéissait sa tante en la retenant ? Lady Eleanor était elle, comme l'avait dit M. d'Avron, comme ses paroles dures et hautaines l'auraient fait accroire, une femme méchante, incapable de pitié, qui triomphait du malheur d'autrui et n'avait cherché qu'à prolonger ce triomphe ? ou, au contraire, une pauvre créature, nigrie par des souffrances morales et physiques, mais accessible à certains sentiments, à certaines émotions dont Simone avait cru voir la trace ? ou encore, ainsi que ses manières bizarres, sa conversation décousue, l'étrangeté de sa vie prêtaient à le supposer, une déséquilibrée, agissant d'après sa lubie du moment, et dont les paroles et les actes ne pouvaient être interprétés d'une façon sûre ?

Entre ces trois hypothèses, Simone demeurait indécise, n'en pouvant admettre ou rejeter entièrement aucune. Elle croyait deviner qu'en lady Eleanor il y avait quelque chose d'impénétrable, que son père ignorait, qu'elle-même ne saurait jamais peut-être.

Autour de lady Eleanor, le mystère, du reste, n'apparaissait-il pas partout ? Qui donc était cet homme dont Simone avait entendu la voix, distingué les paroles ? et pourquoi lady Eleanor, qui s'entretenait avec lui, prenait ses conseils, les suivait même, avait-elle paru étonnée, irritée d'une allusion faite à sa présence ?

Plus Simone réfléchissait, plus la situation lui paraissait embrouillée, sa propre ligne de conduite incertaine. Mais une chose demeurait sûre : la vie, l'honneur de tous les siens, dépendaient de lady Eleanor. Le seul moyen de les sauver, c'était de lui plaire, et la petite Bretonne s'y résolut avec toute son énergie.

L'heure du dîner approchait. Elle se demanda s'il fallait changer de toilette. La coutume anglaise et les égards dus à lady Eleanor la déterminèrent, et, après quelques hésitations, elle tira de sa malle une petite robe de lainage clair, simple, mais fraîche et gaie, une vraie robe de jeune fille.

Une fois rhabillée et recoiffée, elle se regarda à la glace avec une attention inquiète qui ne lui était pas habituelle. L'absence totale de coquetterie, peut-être aussi la conscience vague de sa beauté, la rendait, en général, très peu soucieuse de l'effet qu'elle produirait. Ce soir-là, elle s'en préoccupait vivement, et elle fut contente de se trouver reposée, calme, revenue extérieurement à son état ordinaire, plus contenue encore lorsque, en entrant dans la salle à manger, elle vit sa tante la considérer d'un air approbateur.

Lady Eleanor avait déjà pris place à la table, une table autour de laquelle douze personnes eussent tenu à l'aise, beaucoup trop petite cependant pour l'immensité de la pièce. Deux couverts étaient mis en face de l'autre, et Simone éprouva une légère déception à voir qu'on n'attendait aucun nouveau convive. Le dîner n'en